

**ABONNEMENTS** France

Un an ..... 6 f Six mois.... 3 Trois mois . . . . . 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris ABONNEMENTS Extérieur

Un an . . . . . . . Six mois. . . . . . Trois mois....

# GREVE DES GAS DES ABATTOIRS PARIS SANS BIDOCHE!



Y a de la rouspétance à la Villette : les gas des abattoirs sont en grève!

Et les frangins de Grenelle et de Vaugirard

leur emboîtent le pas.

Les fistons ne sont pas manchots, nom de dieu! Aussi, à condition qu'ils ne se laissent pas embistrouiller par les conseillers cipaux et avachir par leurs singes, ils ont du vent dans les voiles.

Ils ne sont d'ailleurs pas exigeants : au lieu de tout réclamer, de tout exiger..., ils se bornent à quelques broutilles. Leur principale revendication consiste à vouloir ne commencer le turbin qu'à cinq heures, au lieu de une heure et demie du matin.

Pour obtenir ça, les gas sont alles relancer les conseillers cipaux et chialer dans leurs

chaussettes. C'était chercher midi à quatorze heures! Ce qu'ils veulent est d'une simplicité enfan-

tine, - il suffit de le vouloir énergiquement pour le réaliser! Les bons bougres n'ont qu'à s'entendre entre eux et dire : « Désormais nous arriverons aux abattoirs à cinq heures!... » et le tour est

joue. Qu'ils se fichent bien d'accord là dessus, qu'ils n'en démordent pas, qu'ils s'entêtent, et y a pas à tortiller : toutes les manigances patronales seront impuissantes à les réduire.

Contre une telle tactique que pourraient les patrons?

Peau de balle et balai de crin! Ils seraient obligés de s'incliner et d'accepter le fait ac-

compli. Ce qui fait le grand malheur des prolos c'est justement qu'ils ne se rendent pas assez compte que c'est eux-mêmes qui viennent s'enchaîner à l'exploitation capitaliste.

Eh foutre, s'ils n'ont pas assez de culot pour envoyer paître illico leurs patrons, au moins, qu'ils aient le nerf de leur poser des conditions.

Que peuvent les sing es sans les turbineurs?...

Il n'en est pas de même des ouvriers : seuls,

ils peuvent beaucoup.

Seulement, le tort qu'on a c'est de parlementer avec les capitalos, de se laisser emberlificotter dans des discutailleries à perte de vue et, surtout, d'oublier qu'on ne bataille pas à armes égales puisque les singes ont le temps de poirotter, le dos au feu, le ventre à table, - ce qui n'est pas le cas des bons bougres!

Or, mille dieux, loin de chercher à rétablir cet équilibre, - afin que les capitalos pâtissent eux aussi de la grève, - il semblerait que les gas des abattoirs cherchent au contraire à augmenter leur infériorité.

Ainsi, - tout au moins les premiers jours, malgré la grève, les bons bougres de la Villette ont continué à soigner le bétail enfermé dans les cases de l'abattoir et ils y ont même apporté plus de soin qu'avant la grève.

Ca, c'est bougrement tourte! Alors, pourquoi font-ils grève?

En agissant ainsi, ils se ligottent les mains, se vouent à la défaite.

Le seul atout qu'ils avaient dans leur jeu était d'apeurer les patrons par la crainte de perdre de la galette : si ces jean-foutre avaient

eu le trac de voir crever leur bétail, ils au raient été bougrement plus coulants.

Ah! si les galeux avaient, malgré la grève, continué à payer leur journée aux prolos, j'excuserais que ceux-ci, par réciprocité et gentillesse, soignent le bétail.

Mais, foutre, je ne sache pas que les exploiteurs aient fait cette gracieuseté à leurs peinards! Ils se fichent pas mal que les tripes des pauvres gas se détériorent, que leur ventre crie famine.

C'est pourtaut des hommes!

Par conséquent, autre chose que du bétail. Donc, en étant trop bonasses, les prolos sont les dupes des singes : s'ils succombent c'est que, eux-mêmes, auront préparé leur déroute.

Malgré que les bons fieux des abattoirs n'aient pas été tout plein marioles, ils ont encore des atouts dans seur jeu. Leur grève ne peut fatalement pas s'éterniser: ils n'ont donc qu'à être fermement unis pour que les singes soient obligés de mettre les pouces.

Ces jours derniers, les patrons ont essayé de faire le boulot. Ca a été tout plein rigouillard: ils ont massacré la bidoche! D'ailleurs ils sont trop feignasses pour s'astreindre longtemps à

un turbin si crevant. Que les grévistes tiennent bon : qu'ils ne se laissent pas désunir!Les bouchers et les charcutiers marchent de front, - et c'est de front

qu'ils doivent faire caner leurs exploiteurs. Certes, y a pas à s'illusionner : leur triomphe sera de la gnognotte. Ce n'est pas ça qui leur fera la vie libre et agréable, à laquelle tous les

bons bougres ont droit. Mais fichtre, ça leur mettra du cœur au ventre, ça les rendra davantage exigeants et ça leur fera entrevoir l'époque galbeuse ou, depétrés des capitalos, les peinards turbineront en frangins, - sans patrons, ni maîtres!

#### AUX COPAINS

Cette semaine, vu la dèche, le canard ne paraît qu'à quatre pages. Comme je l'ai déjà seriné : le Père Peinard n'a que sa vente pour joindre les bouts; donc, quand, pour une raison ou une autre, des vendeurs « oublient » ou retardent de régler, le journal se trouve dans la panade. C'est le cas, ce coup-ci!

### Patriotisme... et Patriotisme!

Le patriotisme, c'est kif-kif les fagots, y en

a de plus d'une sorte.

Primo, y a le patriotisme pantouflard, à l'usage du populo et, deuxiemo, y a le patriotisme roublard, spécialement réservé aux jeanfoutre de la haute.

Le patriotisme sauce populaire, est une cochonne de ragougnasse formée de vieux tessons religieux, foutus à mijoter dans une poubelle avec de la moisissure autoritaire et des rogatons pourris de barbarisme.

Cette confiture intellectuelle tombe juste a pic pour encrasser à nouveau les caboches du populo laissées en friche par les religions en

dégringolade.

Pour un prolo, le patriotisme consiste à enrichir les patrons, à aller faire le jacque à la caserne et à se faire trouer la paillasse pour défendre le saint-frusquin des capitalos ou pour diminuer la population ouvrière dont l'augmentation effarouche les grosses légumes.

Ainsi compris, et pratiqué, le patriotisme n'exige pas grande jugeotte, - au contraire! Pour être dans le ton, il faut avoir une sacrée couche de gnolerie et ne pas savoir distinguer

un bon bougre d'un senateur.

Quant au patriotisme à l'usage des matadors, c'est une autre paire de manches : il s'allie en plein avec le mercantilisme le plus crapuleux, - il n'est même que ça!

C'est un masque derrière lequel le bourgeois cache sa hure pour chaparder à l'aise.

L'exploiteur serine au prolo qu'il doit, par patriotisme, se contenter d'une maigre paye, afin que lui, gros richard, puisse vendre beaucoup et farcir ses coffres. Mais foutre, c'est aussi par patriotisme que la crapule embauchera des ouvriers étrangers, des qu'il en trou-

vera à bas prix. Par patriotisme, le capitalo fera rappliquer de l'étranger des marchandises de pacotille et, après leur avoir collé une étiquette nationale il les bazardera aux gobeurs comme étant des

produits du patelin.

Toujours par patriotisme, le riche placera sa belle galette - ratissée au pauvre monde, là où elle a chance de lui rapporter davantage : s'il trouve à acheter des actions sur une fabrique d'armes pour l'armée allemande, et que son pognon lui rapporte gros, - il n'hésitera pas!

Dans le même ordre d'idées il s'associera à des bandits de la haute pour fournir à la gouvernance tout ou partie du bazar nécessaire

aux armées. Et, turellement, il ne manquera pas de fri-

cotter.

Toujours par patriotisme! C'est ainsi que, en 1870, les troubades qui défendaient la propriété des riches contre les allemands se plaignaient d'avoir des godillots semellés en carton; des capotes qui, au lieu d'être imperméables, pompaient l'eau pire qu'une éponge; des cartouches farcies de sciure de bois.

A qui la faute? Aux capitalos patriotes qui combinaient ainsi la défense du territoire avec l'arrondissement de leur saint frusquin.

Et ces jean-foutre la ne sont pas exceptionnels: l'espèce s'en perpétue toujours, - et elle s'engendrera de pere en fils jusqu'à ce que le populo y mette un bouchon sérieux.

Les fils de ces capitalos chapardent de race:

ils sont toujours bons patriotes!

C'est eux qui fournissent des bateaux tellement bien combinés qu'ils ne sont pas foutus de voguer quarante huit heures sur le bouillon sale, sans avaro ou anicroche;

C'est eux aussi qui ont fait les mirobolantes fournitures pour l'expédition de Madagascar : les voitures Lefevre qui ne pouvaient pas démarrer et tout le gaspillage fantastique qu'il y a eu là-bas.

Si des niguedouilles étaient assez pochetées pour s'attrister de pareilles crapuleries, qu'ils se consolent en sachant que cela n'a rien d'exceptionnel.

Les richards sont partout aussi fripons!

Ainsi, lors de la dernière guerre contre les Turcs, les Grecs s'en sont bougrement aperçus.

Les torpilles dont leurs bateaux étaient farcis, étaient surtout gondolantes : c'était de belles torpilles bien dodues, bien grasses d'explosifs..., il ne leur manquait que l'amorce! On n'a pas eu à s'en servir, - de sorte que

tout est sauf, - excepté la belle galette qu'elles ont coûté.

Ces torpilles sans amorce peuvent faire la pige aux cartouches de sciure de bois dont les moblots de 1870 avaient plein les gibecières! Ce n'est pas tout! Voici d'autres échantillons du patriotisme capitaliste, - toujours

aussi malpropre : ,

Cipriani a raconté, ces jours derniers, que les gros capitalos grecs qui, au début de la guerre, offrirent la galette nécessaire, « pour aller à Constantinople », faisaient une simple spéculation financière : ils espéraient doubler ou tripler la mise!

Quand les jean-foutre ont vu qu'ils s'étaient fichus le doigt dans l'œil et que les Turcs étaient victorieux, « ils se sont couverts », - comme on dit aux courses de canassons, - ils ont vivement acheté de la rente turque, afin de rattraper le pognon qu'ils avaient versé à la Grece.

Et les capitalos ne sont pas les seuls à avoir tripatouille ainsi: Cipriani affirme, - et je le crois volontiers, - que le roi de Grèce luimême, le mec Georges a acheté de la rente

turque.

Quel maquignonnage, nom de dieu! Ca m'épate qu'après un tel ramassis de salopises il y ait encore des prolos assez nigaudins pour se proclamer patrouillotes..., patrouillotes à la façon prolétarienne.

Ce qui se définit d'un mot : chiens de garde

des richards!

## Babillarde du Campluchard

Il y a de ca bougrement longtemps. N'empêche, mille dieux, que je m'en souviens comme si c'était hier.

Oh! ça ne vous éclata pas tout d'un coup, pareil à une pétarade dans un ciel serein. Comme toujours le grand branle-bas fut précédé de

mille craquements precurseurs. L'hiver de 1847 à 1848 avait été rude. Par plus d'un point, la situation était identique à celle d'aujourd'nui. Kif-kif à l'heure présente, les accapareurs avaient manigance un pacte de famine qui attigeait salement le pauvre monde.

Le Méline de l'époque, Guizot, qui avait pour évangile: « Enrichissez-vous! » avait un doigt dans l'affaire, et c'est avec la complicité du porc Louis Philippe que les bandits des moulins Darblay avaient engrené l'affamement et la volerie.

Ils réussirent dans des proportions gigantesques - avec d'autant plus de facilité que la récolte de l'année avait été des plus minces; le blé se vendit 40 francs l'hectolitre et le pain

atteignit huit sous la livre. La mistousle fut à son comble; l'usure qui, encere plus que de nos jours, faisait flores à la campluche se joignit à l'accaparement pour estrangouiller plus vivement les gas.

Ce qu'on en bouffa du pain noir, nom de dieu! Et aussi de la vache enragée!

Est-ce à dire que l'accaparement passa comme une lettre à la poste et que la famine fut acceptée sans rouspétance? foutre pas! En maints

endroits il y eut du grabuge. Des salopiauds de richards qui cachaient le blé, furent assiégés dans leurs châteaux par les bonnes bougresses rendues enragées par la vue de la faim rongeant les tripes de leurs lou-

piots. Des Foulon et des Berthier de la cambrousse passèrent de mauvais quarts d'heure.

Jamais, de ma putain de vie, je n'oublierai le chabanais qui survint un mardi au marché de la Barthelasse.

Sous la halle aux grains, une chipie hargneuse et richarde avait acheté tout le blé, dans l'intention de le vendre encore plus chérot, et voilà que des charretiers s'aménent pour le trimballer à sa turne. Dame! la vue des charrettes suffiit pour faire monter la moutarde au nez des fistons tassés aux alentours.

En deux temps et trois mouvements les ranchers sont arrachés des carrioles, tout ce qui tombe sous la main devient arme et chacun se fuite avec un sac de blé sur l'épaule.

Et la garce de richarde se fouille! Un peu partout, mille faits pareils de rebiffe se produisent.

Nous voilà aux portes du printemps. Chassé par la Révolution, le roi Louis-Philippe a foutu sa course, nous sommes en République.

L'esprit de revolte soufie en tempête et se répercute aux quatre coins de l'Europe; les trônes chancellent, le populo a l'espoir au cœur. Les dirigeants ont la venette.

Dans les clubs, la vie publique fermente.Des idées galbeuses sont dans l'air. La legitimité de la richesse est mise en doute, kif-kif celle

de la royauté. Hélas! le pétrousquin est bien ignorant et, ce qui est pis encore, le sacré malentendu qui le sépare de son frangin des villes est dans toute sa force entreteuu soigneusement par les riches.

Aussi, quand les prolos des villes se soulevent, n'ayant vu rien venir des promesses faites, - après les trois mois de crédit faits à la République - rien que le licenciement des ateliers nationaux ou la transportation des ouvriers en Afrique, rien que la misère ou l'esclavage..., les gas de la campluche ne bougent pas!

Les travailleurs parisiens sont battus, fusillés et déportés en tas par le boucher Cavaignac.

N'avait-on pas fait croire au paysan que le travailleur de l'usine était l'ennemi, qu'il en voulait à sa terre et qu'il le ramènerait à l'esclavage pire que jamais!

Les républicains qui ont donné la main aux réacs monarchistes pour écraser le socialisme tombent à leur tour sous le guet-apens de Badingue.

Le Coup d'Etat coıncide avec la lévée des

paysans.

Je dis coïncide, car jamais, au grand jamais, le soulèvement des paysans n'eût un but politique.

Des querelles de Bonaparte avec l'assemblée, de la Montagne ou du Centre, les campagnards s'en foutaient comme de leur première chemise.

Ce qu'ils voulaient, c'était la terre qu'ils fécondaient de leur sueur et dont les produits ne

gavaient que les feignasses.

Ils se souvenaient encore de la grande Révolution : des biens enlevés aux pattes croches des curés et des nobles pour retomber dans les pattes encore plus croches des bourgeois. Ils en voulaient leur part, nom de dieu, ils

en voulaient une répartition plus équitable! Mais, malheur de malheur, ils avaient déjà oublié les traditions révolutionnaires, - la ma-

nière d'opèrer des Jacques de 92.

Au coin du feu, nous étions une douzaine à nous raconter des histoires de brigands, les ménagères écoutaient, la quenouille au côté, les méfaits des revenants et des loups-garous, quand voilà Pierrichot qui s'amène avec une trentaine de gas de Mougnane.

On leur ouvre. La grande chambre est pleine,

viédaze!

« C'est pour demain! qu'ils nous disent. On vient vous chercher ». Bien que les clubs fussent fermés depuis

belle lurette, on s'entretenait encore à la veillade de la guerre aux riches et voilà que l'heure était arrivée; on nesavait pas trop comment ça marchait à Paris avec ces bisbilles de président et de députés, - il était peut-être bon d'en profiter pour se foutre en train!

A minuit, c'est les gas de Terrefort qui radinent au nombre de vingt-cinq avec chacun une fourche. On décide de ne pas pioncer la nuit et de partir à l'aube.

Et, pour se mettre en haleine, on tape dur sur une barrique de vin du père Bareyre chez qui nous étions rassemblés. Ah! foutre de foutre, c'est qu'il n'était ni

rare ni cher le picolo à cette garce d'époque. Le phylloxera n'avait pas passé par là .Aussi on pompait ferme. Un peu avant l'aube, c'est tout Bramepan qui arrive au poste avec des faux et des gibes.

On lampe une dernière verrée et puis, en

route! A la Béziade nous nous trouvons cinq cents, mais foutre, il y a là une gueule qui ne nous revient guère, l'ancien huissier Pannemey qui a

dernièrement vendu son étude contre beaux deniers, et diable, il a l'air d'avoir rudement empaumé les camaros.

Le voilà qui se fout à discourir à perte de vue et les gourdes d'applaudir à pleins battoirs. Nous avons perdu le nord et nous suivons le chicanoux à la maison commune, on le bombarde maire après s'être fait remettre les clefs par le maire dechu; il jaspine encore pendant que le cadastre et toute la paperasse continuent de moisir dans les casiers.

Puis, nous voilà plantés comme des pieux à

nous rouler les pouces; nous recevons des nouvelles d'un peu partout, dans toutes les commnes environnantes, le même petit jeu s'est reproduit.

Mais, nulle part on ne fout en l'air la paperasse des notaires et des mairies et le saint-

frusquin des richards reste à l'abri.

Nous avons file sur la sous-préfecture ou, suivant les mêmes errements - couillons comme la lune - on a tout bêtassement remplacé le sous-préfet par un des nôtres.... Et cela sans meme pousser une visite aux turnes des avoués et des jugeurs, - pas même au bureau des hypothèques.

Ah! nos pauvres ancêtres, si vos quinquets avaient pu voir ce tableau, comme vous vous

seriez foutus de nos fioles!

L'emeute suivait son train-train pacifique n'ayant encore rencontré de résistance que de la part des gendarmes dont un avait été dequille dans un fossé de Ste-Bazeille.

Mais notre inaction devait nous coûter cher. l es troubades rappliquaient et la mouchardise

battait son plein.

Les chameaux se débarassaient non seulement des insurgés, mais encore des gas tout pleins débonnaires qui, pour une cause ou pour une autre, leur portaient obstable.

On les expédiait vivement à Lambessa et a

Cayenne,

A Beziers, ou l'attaque avait été plus active que par chez nous, il y eut mêmedeux ou trois guillotinades.

L'un des suppliciés eut un mot bougrement

typique et suggestif:

« Nous, les pauvres, fit-il du haut de l'échafaud, nous nous faisons casser la margoulette pour que les riches aient les places et les honneurs! >

C'était que trop vrai, pécaire! Comme toujours la sacrée manie de se coller des chefs avait réussi à nous faire battre et il en sera toujours ainsi tant que nous n'agirons pas pour nous-mêmes.

Une autre cause de la défaite est celle que J'ai citée: le malentendu entre travailleurs des

villes et travailleurs des champs.

Pas plus que les derniers n'avaient bouge lors de l'écrasement en juin 1848, - pas plus les premiers ne bougérent lors de la déroute de l'insurrection paysanne en 1852.

Il y a bougrement à ruminer la-dessus. Heureusement, aujourd'hui, le malentendu se dissipe: travailleurs de la ville et de la campagne en viennent à avoir les mêmes colères et les mêmes aspirations.

Souffrant de la part des memes monstres, l'Etat et le Capital, mêmes misères et memes maux, ils marcheront ensemble au même combat et à la victoire commune.

Ils auront le bon sens d'envoyer dinguer les chefs. Pour ça, y a pas d'erreur: les politiciens

sont à la baisse.

Plus expérimentés qu'à l'époque, ils lessiveront surement la paperasse propriétaire et auront en vue autre chose que le partage des grands domaines.

Le partage, ce serait le retour de l'inégalité à brève échéance! Et puis, le partage ne permettrait pas l'emploi des machines, l'économie

de bras que permet le communisme. Il faut que la bonne terre des couvents, des

riches, des oisifs fasse retour à la commune. Et, dans la commune anarchote, sans nous fouler la rate, nous vivrons en frangins.

Le père Barbassou

# Scélératesses patronales

Les patrons trouvent mauvais le sabottage.

Et ils font pire, nom de dieu!

Il's pratiquent contre nous un sabottage autrement criminel que celui des prolos: notre sabottage ne frappe les exploiteurs qu'à la caisse, le leur nous atteint au ventre, - nous empoisonne!

Il y a encore un autre distinguo à faire entre ces deux sabottages: celui des prolos guigne le dépréciage des produits, la mal-façon et tout ce qui s'en suit; tandis que, celui que les capitalos ont à la bonne a un but justement opposé: monter le coup aux consommateurs et leur refiler de la saloperie, de la pourriture et de la poison, en leur faisant gober que c'est une marchandise de première qualité.

Plus que tout, le sabottage sur la mangeaille

est bougrement criminel!

Et foutre, s'il fallait seulement énumérer la kyrielle de trucs scélérats qu'emploient les richards pour falsifier et frelater la mangeaille, le caneton n'y suffirait pas.

Pour aujourd'hui, la question de la bidoche étant sur le tapis, grâce à la grève des abattoirs, parlons du fourbi dont usent les singes pour faire filer de la viande malsaine ou de basse qualite.

C'est à l'Lcho de Paris que j'emprunte les tuyaux suivants; un de ses reporters a été tirer les vers du nez à un bon bougre de gréviste qui s'est déboutonné carrément, - et il a bien

fait, nom de dieu!

Le gas a expliqué la crapulerie que, par les ordres du singe ils sont obligés d'accomplir. Ils appellet ça « fabriquer la viande! »

Fabriquer..., ce mot seul en dit long! On peut en conclure que si les prolos des abattoirs ne faqribuaient pas la bidoche, elle aurait tellement mauvaise gueule que personne n'en voudrait. Et alors, cette saloperie resterait pour compte aux matadors de la Villette.

Or, pour prouver que leurs exigences ne sont pas aussi égoïstes qu'on pourrait le supposer à vue de nez, les grévistes débinent le truc.

C'est de bonne guerre!

Les singes essaient d'ameuter le populo con tre les turbineurs en les accusant de priver Paris de bidoche.

Les grévistes répliquent du tac au tac en démontrant que les exploiteurs font pire puis-

q 1'ils empoisonnent la population.

Et, non contents de ça, les gas demontrent que, si leurs réclamations sont acceptées, la fabrication de la viande sera, non pas enrayée entièrement, mais rendue bougrement cotonneuse.

Avant la greve actuelle, l'abattage commençait à une heure et demie du matin; et foutre, y a pas besoin d'être un gros malin pour comprendre qu'avec ce système les tripoteurs ont toute la nuit pour rafistoler leur carne.

Tandis que, si l'abattage ne commençait comme le veulent les grévistes - qu'à cinq heures du matin, ce serait plus cotonneux.

Ceci dit, je cède le crachoir au bon bougre qui a tuyauté l'Echo de Paris:

« L'intérêt qu'ont nos patrons de nous faire commencer de si bonne heure, c'est de nous faire fabriquer la viande au détriment du boucher de détail et du consommateur. Voici comment : quand les animaux pechent par l'épaisseur, qu'ils n'ont pas assez de viande, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas potelés, on y remedie au moyen d'un gros soufflet auquel s'adapte un long tuyau en caoutchouc qui se termine par un petit bout en fer très pointu (un souffloir), que l'on pique dans la viande à l'endroit ou il faut donner de l'épaisseur, et l'on gonfie jusqu'à l'épaisseur voulue. Voilà comment des bœufs ou des moutons, qui, sur pied, ont des cuisses longues et minces, finissent par avoir des cuisses épaisses quand ils sont tues.

« Quand il ne manque qu'un peu d'épaisssur on n'emploie pas le soufflet, on pique simplement le souffloir à l'endroit voulu et on souffle dedans avec la bouche.

« Ce trafic étant fait de très bonne heure, la viande est raffermie et l'on ne peut s'en aper-

cevoir. « Tandis que, si la viande était faite plus tard, elle serait plus chaude, consequemment plus molle, et le boucher s'en apercevrait trop facilement au toucher.

« Quand il s'en aperçoit, il est trop tard, car

ce n'est qu'en la détaillant.

« En été, la viande ainsi trafiquée pourrit du jour au lendemain ».

Voilà la criminelle fraude que les patrons imposent à leurs prolos. C'est déjà assez fripouillard.

Mais foutre, il y a plus infect!

Si les gros bouchers en pincent tant pour abattre la nuit, c'est pour couper à l'inspection et pouvoir ainsi faire filer des carnes malades. Il est entendu que toutes les viandes doivent être visitées par les inspecteurs du service sanitaire. Parmi ces birbes n'y en a t-il pas de capables de se laisser graisser la patte? C'est plus que probable!... Etant fonctionnaires, les bougres ne doivent pas faire exception à la règle, - mais ne nous occupons pas de ç .

Supposons les inspecteurs farcis de franchise et désireux d'accomplir leur métier en toute

conscience.

Or, il est bien évident qu'en commençant leur journée à une heure du matin, les inspecteurs n'ont pas l'œil assez éveillé pour ne pas être foutus dedans : ils sortent du plumard, ils ont encore les lucarnes miteuses ou farcies de sable, - si bien qu'ils regardent sans voir!

Les charognards le savent bien!

Et ils savent choisir les heures d'ahurissement des inspecteurs pour faire filer leurs animaux malades ou fievreux.

Que cette carne empoisonne le populo, - ils s'en contrefoutent!

Mais, cré pétard, n'allez pas croire que les bouchers en grosse bornent à ce tripatouillage eri ninel.

Ah ouat, les jean-foutre sont insaliables! Après avoir volé tant et plus le boucher détaillant, et empoisonné le populo, ils re retournent contre l'éleveur et le filoutent.

Voici leur truc :

« Les moutons achetés 2u poids sont pesés tout dépouillés... Plus la viande est abattue de bonne heure, plus elle seche et moins elle pese; de plus, il nous faut dégraisser les moutons, ce qui ne doit pas se faire, car c'est voler l'éleveur.

« Un déchet d'une livre par mouton est convenu pour le chaud, mais comme l'éleveur ne vient généralement que vers onze heures, les moutons sont déjà froids, ils ont perdu la livre. Donc un mouton tué à trois heures du matin pese déjà une livre de moins plus deux livres de graisse qu'on lui a enlevées, cela fait trois livres par mouton; cependant les deux livres de graisse sont utilisées par le patron; donc un mouton achete 0 fr. 90 la livre, qui, pesant 40 livres, valait 36 fr., n'est payé que 33 fr. 30, ce qui fait 270 fr. de... gain illicite pour cent moutons. »

Hein, les bons bougres, comment trouvezvous le fourbi?

M'est avis que les abattoirs de la Villette sont une succursale de la Bourse, - on y vole

et on y pille sans vergogne! Quoique ça, les matadors qui fourrent aussi cyniquement leurs pattes croches dans les

poches des voisins posent à l'honnêteté. Eux, des scélérats? Vous ne les avez pas re-

gardés.

C'est des birbes tout ce qu'il y a de plus honnête, - jamais dans leur garce de vie ils n'ont fait un entime de tort à personne. Et d'ailleurs, leurs opinions prouvent leur

honnêteté: c'est de braves opportunards, tout au plus se panachent-ils de radicalisme. Ils votent toujours pour un candidat honorable, font même partie des comités électo-

raux.... Qu'exiger de plus?

Ne cherchez pas à leur faire honte de leur malpropre truquage de l'abattoir.

- C'est du commerce! qu'ils vous réplique-

ront. Pour ça, y a pas d'erreur : c'est bien du commerce, - du commerce tout ce qu'il y a de plus

hurt. Or, qu'est le commerce?

Rien autre que le vol organisé. Donc, y a pas à tortiller : qu'ils l'avouent ou non, malgre les airs de sainte-nitouche qu'ils peuvent se donner, les matadors de la Villette

restent ce qu'ils sont : De rudes fripouilles!

#### Communications

Paris. - Bibliothèque sociale de Montmartre, 2, rue d'Orchampt.

Samedi 6, à 8 h. 1/2, conférence par Octave Jahn. - Jeunesse Anarchiste du XVe. Dimanche 7 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, 116, boul. de Grenelle,

chez Béra, soirée familiale avec le concours de Jules Bard et du Père La Purge. - L'Union des Mécaniciens de la Seine organise

pour le samedi 6 novembre, à Tivoli Vaux-Hall, rue de la Douane, un grand meeting de solidarité au bénéfice des mécaniciens anglais en grève. Entrée: 0 fr. 50.

- Syndicat des ouvriers cordonniers (eousu main). Lundi 8 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, réunion publique, salle Barrat, 45, rue des Petits-Carreaux. Ordre du jour : Formation d'une section du Syndicat dans le Centre.

Saint-Denis. - Bibliothèque Sociale. Tous les camarades sont convoqués pour le samedi 6 novembre, à 8 h. 1/2, salle Montérémal, 35, rue de la République.

Soirée familiale en commémoration du 11 novembre 1887.

Entrée : 0 fr. 20.

Nimes. - Les libertaires se réuniront le dimanche 7 novembre 1897, bar et café de la Terrasse, rue de l'Arc du Gras, à 8 h. du soir.

- La Jeunesse Libertaire se réunit les samedis et dimanches, 2, rue Monjardin, coin de l'Esplanade, bar français.

Bordeaux. - Cinquième réunion à la campagne, samedi 6 novembre, à 8 h. 1/2 du solr, à « la Renommée des escargots », au cafe-restaurant Gell, à la Croix de Lestonnat, à Caudéran, conférence. Entree: 0 fr. 10.

Cette. - Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Isoird, 2, route Nationale.

Le gerant : C. FAVIER. Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

